

Frank Le Maistre et le discours militant sur le parler normand de Jersey pendant la seconde moitié du XX^e siècle

Le sort du français et du parler normand sont intimement liés à Jersey et lorsque, fin décembre 1959, le journal « Les chroniques de Jersey » cesse de paraître, c'est un coup très dur qui est porté à la francophonie locale. Ce n'est que huit ans auparavant, le 23 novembre 1951, que l'*Assemblée d'Jèrriais*, pour « l'étude et la conservation de la vieille langue de Jersey » avait été fondée. Les deux événements procèdent de la même constatation : le français est de plus en plus minoritaire. Pour la plupart des Jersiais, il est inutile de retarder sa disparition, qui est inéluctable, tandis que sa sauvegarde devient une nécessité aux yeux de quelques locuteurs natifs.

Le discours militant sur le parler normand de Jersey s'est exprimé, pendant la seconde moitié du XX^e siècle, dans deux revues de confection artisanale, assez largement diffusées à l'échelle internationale, cependant : *Lé Bulletin d'quart d'an dé l'Assemblée d'Jèrriais* (1952-78) et *Les chroniques du Don Balleine* (1979-87)¹. Toutes deux

1 — Nous citons ces deux revues sans leur titre, en indiquant le numéro et l'année de publication. Ces éléments suffisent pour localiser les références. *Lé Bulletin d'quart d'an dé l'Assemblée d'Jèrriais*, au format 18,5 X 12, est divisé en 4 volumes comprenant chacun 25 numéros, dont beaucoup sont doubles, voire triples. Le vol. 1 (1952-1958, numéros 1 à 25) est paginé de 1 à 413. (Le n°1 porte la date du 25 décembre 1952). Le vol. 2 (1959-1965, numéros 26 à 50) est paginé de 414 à 740. Le vol. 3 (1965-1971, numéros 1 à 25)

étaient animées par une petite équipe de militants très soudée autour de Frank Le Maistre, l'auteur du magistral *Dictionnaire jersiais-français* (1966) et de nombreux textes dialectaux en vers ou en prose. Véritables fourre-tout, organes de recensement de tout ce qui a trait au « vièr Jèrri », ces publications mettent en scène le rédacteur, lexicographe autodidacte et défenseur du vernaculaire, animé d'une passion de collectionneur. Quelques amis jersiais comme Georges F. Le Feuvre et Philippe M. de Veulle ou cotentinais, comme Fernand Lechanteur et surtout l'abbé Marcel Lelégard, co-fondateurs de la revue *Parlers et traditions populaires de Normandie (PTPN)*, soutiennent fidèlement l'entreprise.

Ces revues contiennent un discours passéiste² et réactionnaire, misogyne et volontiers xénophobe, où les considérations éthiques l'emportent sur une quelconque analyse sociolinguistique de l'obsolescence du dialecte et sur une action efficace en faveur de la reviviscence linguistique du jèrriais. Ce discours négatif en général et sur la pratique moderne de la langue en particulier, s'attachant à dénoncer les responsabilités supposées sans jamais préconiser de remèdes, donne une place spécifique à Frank Le Maistre parmi les locuteurs jersiais, mais n'a nullement, bien sûr, contribué à freiner le déclin du dialecte. Il fait cependant de lui un véritable précurseur, car ce n'est qu'au début des années 1980 qu'un regain d'intérêt se manifeste pour les parlers régionaux en France et ailleurs. À Jersey aussi, quelques frémissements sont perceptibles et Le Maistre livrera, pour la première fois sans doute en 1983, à l'âge de 73 ans, un article que l'on pourrait qualifier de positif, où il évoque notamment l'enseignement du jèrriais dans l'île (« Les vieilles langues lus ravigotent », 6/1983 : 155-156). Il ne participera cependant jamais lui-même à cet enseignement.

1. Les encouragements extérieurs

1976 marque le 25^e anniversaire de l'*Assemblée d'Jèrriais* et des extraits de lettres envoyées à cette occasion sont publiées dans le *Bulletin* (19-20/1976 : 159-168). Elles portent témoignage des

est paginé de 741 à 986. Le vol. 4 (1971-1978, numéros 1 à 25) est paginé de 1 à 243. Les quatre volumes sont suivis d'un index des illustrations et d'un index thématique détaillé établis par G. Le Feuvre. Celui du quatrième tome a été publié séparément, à Caen en 1980, et distribué directement par F. Le Maistre. *Les chroniques du Don Balleine* (1979-87) sont publiées dans un format supérieur (approximativement 21,5 X 14,5). Elles comprennent 16 numéros, paginés de 1 à 420. (Pour une analyse du contenu de ces revues, v. Brasseur, à paraître).

2 — Parfois même au second degré, comme avec ce texte « Dans men temps », de 1884, dont l'auteur anonyme (« notre bouanhomme de grand'péthe ») se plaint de l'évolution des mœurs (3/1980 : 86-88).

diverses attitudes qui partagent aujourd'hui encore le petit monde des savants et militants régionalistes. Pas question de militantisme chez les uns : René Lepelley souligne l'« œuvre dialectale », Jean-Claude Vilquin « l'inlassable labeur », « la vaillante équipe », l'organisation d'« incomparables 'séthées'³ », l'Écossais John L. Campbell le « travail énorme » et le désintéressement. C'est le vœu pieux de Roger Lebarbenchon : « vive nout' vûule laingue nouormainde. Qué Dieu garde ceux qui la prêchent ! » ; ce sont aussi l'émerveillement et la joie d'Étienne Decaux, professeur de polonais à l'Université de Nancy ; la comparaison de la lutte pour le jèrriais avec celle des Canadiens français chez l'Abbé Michel Le Moignan, curé de la cathédrale de Gaspé et descendant d'une famille jèrriaise ; une émotion teintée de solidarité linguistique pan-normande chez Jean Levivier⁴ ; la culture de la spécificité identitaire pour Pierre Dalido ; un mélange de solidarité, de résignation et de détachement quelque peu égocentrique pour André Dupont :

« Votre lutte pour la vieille langue rejoint celle que nous menons ici, de l'autre côté de la Déroute, et sans beaucoup plus d'espoir. No ne prêche pus qué de chaungements et de nouviâotaès ! Mais, nous âotres, je mourrons sauns avær mais-guère chaungi ! Et cha sera oussin byin coume cha, par'ai⁵ ! » (19-20/1976 : 160)

De tous, c'est Marcel Lelégard qui est le plus en phase avec la nostalgie passéiste de son vieil ami. Il se remémore « ces soirées extraordinaires » peuplées de « bons Jerriais du 'vaïsinné' » et les conversations « dans un jerriais savoureux, coloré, riche en mots qu'employaient les anciens » (19-20/1976 : 166). Ce qu'il écrit traduit fidèlement, me semble-t-il, la pensée et tout le projet de Frank Le Maistre, que l'on retrouve dans la plupart de ses écrits :

« Puisse-t-il [le *Bulletin*] raviver dans les vrais Jersiais autochtones le désir et la volonté de rester eux-mêmes, de ne pas se laisser arracher leur langue par les horsains qui leur ont pris leurs terres et qui ont envahi leur ville ». (*ibid.*)

Cet anniversaire ne peut pas se célébrer sans évoquer la mémoire du très regretté Fernand Lechanteur « l'auteur d'eune mâsse dé tchi entouor lé nouormand, et iun d'ses pus grands savants dé tout

3 — « Soirées ».

4 — C'est aussi Jean Levivier qui organise une réunion des souscripteurs des *Chroniques du Don Balleine* et promeut la création d'un Centre culturel trilingue à Montmartin (4/1981 : 118-119).

5 — « [...] On ne parle plus que de changements et de nouveautés ! Mais nous, nous mourrons en ayant guère changé ! Et ce sera aussi bien comme ça, n'est-ce pas ! ».

temps » (19-20/1976 : 167), qui, comme Le Maistre n'hésite pas à l'écrire à propos de lui-même « n'éthait pon mantchi dé louser nouos travaux étout⁶ » ! (*ibid.*) Enfin, Philippe M. de Veulle, au nom du « Don Balleine⁷ », conscient de « l'empiètement innévitabl'ye dé la langue angliaiche » (*ibid.*), souligne l'importance de la langue comme trait identitaire, en ajoutant :

« les valeurs culturelles et l'intéthêt philologique tchi r'sourdent dé nouot' langue fournissent acouo pus d'qualité à la tâche qué l'Assemblée et l'Don Balleine ont empouongni à deux mains⁸ ». (19-20/1976 : 168)

Le discours militant est aussi représenté par une lettre de Jacques Mauvoisin⁹, alors secrétaire de la revue *Parlers et traditions populaires de Normandie*, qui recense les maux qui affligent les parlers normands : la « parisiannerie » (sans doute la francisation, qu'il compare à l'« aungllaichinnerie », l'anglicisation de Jersey, souvent évoquée par Le Maistre), la télévision et le comportement des résidents secondaires. Il fait valoir à son correspondant l'initiative d'André Louis qui enseigne son vernaculaire dans des cours du soir à Cherbourg (21-22/1976 : 190). En vain, car les préoccupations pédagogiques n'intéressent guère son correspondant, qui reste d'ailleurs étrangement muet à la publication du livre de Paul Birt. *Lé Jërriais Pour Tous – a Complete Course on the Jersey Language*, qui se veut une méthode d'apprentissage du jërriais, donne pourtant au vernaculaire un outil qui lui manquait. C'est Philippe M. de Veulle qui se charge d'en dire quelques mots dans un article qui n'est pas un compte rendu, mais le prétexte à un survol des travaux consacrés au jërriais depuis la création de *La société jersiaise* en 1873 sans oublier, une fois de plus, le rôle central du *Dictionnaire jersiais-français* (12/1985 : 315-318). « Lé Sieur Birt », qui a sans doute le tort de ne pas être natif de Jersey, ne fera pas la plus légère ombre au *Dictionnaire* et devra se contenter de ce succès d'estime. Il ne sera plus jamais question de son travail par la suite.

6 — « l'auteur d'une quantité de choses sur le normand et l'un de ses plus grands savants de toute époque [...] [qui] n'aurait pas manqué non plus de faire l'éloge de nos travaux ».

7 — Il s'agit d'un fonds légué par testament d'Arthur Edwin Balleine « pour encourouthagi et avanchi l'usage et la consèrvation du Jërriais » (1/1979 : 3).

8 — « les valeurs culturelles et l'intérêt philologique qui proviennent de notre langue renforcent la qualité de la tâche dont l'Assemblée et le Don Balleine ont pris la pleine responsabilité ».

9 — Quelques années plus tard, Le Maistre recevra même la visite de Gilles Morin, alors président des « Amis du parler gallo », tant il apparaît que le militantisme régional transcende parfois les idéologies (3/1980 : 68-70) !

Cette caution de l'extérieur, qu'il ne manque jamais de souligner en citant dans sa revue tous les passages élogieux des courriers qu'il reçoit – et ils sont nombreux –, conforte Le Maistre dans sa posture solitaire d'ultime défenseur de la langue. Dans le premier article d'une série qui va se continuer au fil des livraisons, il donne libre cours à son amertume, parfois proche du délire, au sentiment d'être seul contre tous pour préserver son vieux Jèrri du raz-de-marée anglais : « par moments né v'lo tchiques années, j'ai pensé tch'i' n'y'a qu'mé, mouôn Doue, tchi tcheindra bouon jusqu'à but¹⁰ » (1-2/1971 : 4), car personne ne fait rien d'autre que se lamenter quand tout part à vau-l'eau, « en avalrague » (*ibid.*). C'est le « tout fout le camp » bien connu sous d'autres cieux !

2. De la nostalgie au dépit.

De la célébration du passé au discours réactionnaire

Chez Frank Le Maistre le discours sur la langue s'inscrit dans une éthique de respect du passé. En substance, il convient de célébrer le passé, qui est plus solide que le présent (« gardons chein tch'est jèrriais », 3-4/1972 : 33). Avec le secours d'une citation d'Anatole France, il s'agit de :

« taithe la becque à tous ches têtouognes, et innouothants, tchi chërchent tréjous à dèningrer nous si vieilles et bouonnes langues dé mémouaithe respectée¹¹ » (3/1980 : 88).

Les vertus des ancêtres sont un leitmotiv et seront célébrées à tout propos : par exemple, chacun des trois articles consacrés à deux plantes le *han* 'souchet' et la *plise* 'zostère' et aux *bainis* 'patelles' (2/1980 : 52-55) est prétexte à la mise en valeur du sens de l'épargne¹² des anciens, amateurs d'aliments rustiques, naturels :

« Hélas, les gens d'à ch't heu sont bein trop finnots et n'en veulent pu ni n'tout [des patelles] – ches finnes goules, ches liquefrions. Ah, man Péthe bénîn, les gens d'nous jours né mangent pus d'la nouôrritthe natuthelle¹³ ». (2/1980 : 55)

10 — Par moments, depuis quelques années, j'ai pensé qu'il n'y a que moi, mon Dieu, qui tiendra bon jusqu'au bout ».

11 — « Clore le bec à tous ces têtus et ignorants qui cherchent toujours à dénigrer nos si vieilles et bonnes langues de mémoire respectée ». (Toutes les traductions des citations dialectales sont les nôtres).

12 — « [...] nous anciens savaient couoyer » (p. 53) ; « [...] qué nous vièrs savaient couoyer ! » (p. 54) ; « [...] qué nous vièrs Jèrriais savaient couoyer, ou épaingni ! » (p. 55), où le verbe *couoyer* signifie 'économiser, épargner'.

13 — « Hélas, les gens d'aujourd'hui sont bien trop raffinés et n'en veulent plus non

Cela se traduit souvent de manière émotionnelle par la nostalgie du bon vieux temps, comme dans « Mémouaithes d'aut'fais – dé man vièr Jèrri » (1-2/1971 : 3-8). Le four à pain, le « nièr beurre » (sorte de confiture de pommes), la morue sèche, le capelan (sa bonne odeur !) et toutes sortes de mets locaux, y compris la « suidiche bouoillie » (le rutabaga bouilli) sont passés en revue. Ce sont aussi pêle-mêle les vieux cantiques français et les offices religieux en général, quelques personnages mémorables, les déplacements à cheval, les ruches, les noms de lieux vernaculaires. Tout y passe, jusqu'à la couvaïson des poules...

« Combein des cheins d'la généthâtion d'à ch't heu saithaient comme tchi mettre eune poule à couer¹⁴ ? » (*ibid.* : 7).

Ce long article se termine par un souvenir d'enfance d'une soirée d'orage avec un sentiment pérenne de « chute sensation d'abri et d'seûtheté d'licieuse et mervelleûthe du vièr siez-nous¹⁵ » (*ibid.* : 8).

L'abbé Lelégard ne s'y trompe pas. De Sicile où il se trouve avec une délégation de Normands pour commérer la conquête de la Sicile par des Cotentinais de Hauteville-la-Guichard, il envoie à son « bouon anmîn » une lettre dont Le Maistre lui-même cite ce passage : « Le dernier numéro du *Bulletin de quart d'an* m'a *profondément ému*. Jamais vous n'aviez laissé paraître une telle impression de solitude devant un passé qui s'en va » (1972 : 40 ; le soulignement est dans le texte, sans que l'on puisse savoir s'il est de l'auteur de la lettre ou du rédacteur de la revue).

La mémoire du passé est constamment évoquée. Dans l'article intitulé « lé pouôrre vièr Jèrri s'en va ! » (25/1978 : 225-227), par exemple, Le Maistre assume sa nostalgie en dressant une fois de plus le catalogue disparate de « tchiques exempl'yes du Jèrri qué nou-th-a connu et tch'a dispathu¹⁶ » : les chevaux et les charrettes, le feu à l'âtre, le sens de l'économie, la bonne nourriture, les relations de voisinage. Tout a changé, jusqu'à la marche à gauche dans les rues ou la livre comme mesure de poids, que l'on retrouvera d'ailleurs plus tard (14/1986 : 379). La dernière phrase de cet article, expression de dépit, voire d'un véritable désarroi,

plus [des patelles] – ces fines gueules, ces amateurs de friandises. Ah, mon Dieu, les gens de nos jours ne mangent plus de nourriture naturelle ! ».

14 — « Combien des membres de la génération présente sauraient comment accou-
ver une poule ? »

15 — « cette sensation d'abri et de sécurité délicieuse et merveilleuse du vieux chez-nous ».

16 — « quelques exemples du Jersey qu'on a connu et qui a disparu ».

rend compte du divorce qui va bientôt se consommer entre le rédacteur du *Bulletin* et l'Assemblée :

« quâsi touos les Jèrriais tchi restent [...] n'sé d'mentent pon du tout dé chute pèrte dé tant d'tchi tchi nouos appartcheint, et sustout d'nouot' vielle langue-nouot' pus précieux héthitage¹⁷ ! » (*ibid.* : 227).

Les mariages se concluent maintenant dans les discothèques et non plus à la sortie de l'église ou de la chapelle (14/1986 : 378) d'où les cantiques français ont disparu. Les femmes se maquillent... (*ibid.* : 375-379). Tout est prétexte à critiquer les façons de vivre des contemporains, jusqu'à la nouveauté des prénoms donnés aux enfants et surtout aux filles – on verra pourquoi plus loin :

« Dé nouos jours étout nous donne des noms d'bâptême ès nouvieu-nés les pus riditchules tch'i' piësse y'aver. Eune méthé en invent'ta même iun, pour faithe dé san tchian, et pour faithe mus qu'sa vaïthinne¹⁸ ». (1-2/1971 : 7)

« mais ch'est sustout parmi les noms d' fil'yes qué nou trouve chute variété riditchule¹⁹ ». (13/1986 : 353)²⁰

Chaque article inclut un paragraphe moralisateur, souvent réactionnaire. « Le dimanche des brandons en Jèrri aut'fais » évoque le souvenir d'une coutume également connue en Normandie : aux Rois, les jeunes gens parcouraient les vergers avec des torches allumées en répétant une formulette du type « taupes et mulots, sors de mon clos ... ». À Jersey, cette coutume, qui n'est plus qu'un lointain souvenir, se déroulait le premier dimanche du carême. Le discours de Le Maistre, que l'on entend sans doute sous toutes les latitudes et à toutes les époques, peut se résumer ainsi : ces loisirs simples contrastent avec ceux d'aujourd'hui et pourtant les gens ne sont jamais satisfaits. Et de prédire, avec un curieux amalgame :

« La gourmandithe et lé "j'm'en fiche", et les disputes et les grèves des travailleurs si goguelus, si malvoulus, si exigeants mais si achocres, s'en vont finni par ruinner les pays (s'i' n'y sont pon

17 — presque tous les Jersiais qui restent [...] ne se soucient plus du tout de cette perte de tant de choses qui nous appartiennent, et surtout de notre vieille langue – notre plus précieux héritage ».

18 — « De nos jours aussi on donne des noms de baptême aux nouveaux-nés les plus ridicules qu'il puisse y avoir. Une mère en inventera même un, pour faire l'orgueilleuse, et pour faire mieux que sa voisine ».

19 — « Mais c'est surtout dans les noms de filles que l'on trouve cette variété ridicule ».

20 — Il faut dire que les animaux, affublés eux aussi de noms anglais, ne sont pas mieux lotis ! (14/1986 : 379)

déjà) et, comme un tas d'îngrats et d'innouothants tch'i sont, un bouôn jeu tout lus ji finnitha à r'tchinne-cat – là don²¹ ! » (2/1980 : 52).

Le passé est volontiers associé à l'authenticité et les articles s'enchaînent pour illustrer cette évidence : dans « Lé vrai vièr Jèrri d'aut'fais – qué j'avons connu » (13/1986 : 345-50), Le Maistre passe une énième fois en revue les changements opérés à l'époque moderne dans la vie quotidienne, comme à propos des lieux de rencontres, du ramassage du varech, des voitures à chevaux, de l'épargne, etc. Il y ajoute, dans le même numéro, un article de même inspiration, intitulé « Où'est don qu' nou s'en va ? » (13/1986 : 360-362) signé du pseudonyme *Jé n'sai*, où l'on retrouve tous les poncifs du discours réactionnaire, jusqu'à la caricature. En substance : d'un côté les progrès technologiques ; de l'autre l'ineptie de la musique et la bêtise des chansons, témoins d'une « race en décadence », l'asservissement à la télévision mercantile, qui privilégie la violence. Les maux actuels, grèves, émeutes, insécurité, qui – rassurons le lecteur – n'affectent guère l'économie jersiaise, sont à chercher dans l'abondance d'argent, l'alcool et la drogue, voire dans le désordre moral dont témoigne la vie maritale hors mariage... L'article conclut : « a-t-on jamais 'té en pus grand dangi ? » (*ibid.* : 362).

Mais, comme dans le premier numéro des *Chroniques*, après avoir évoqué les veillées du temps passé et rappelé le courage, la patience, la dureté et les capacités des anciens, vertus qui ont permis la facilité de la vie actuelle, Le Maistre adopte un ton souvent plus acerbe et la nostalgie du bon vieux temps fait place à l'invective :

« Où'est qu' j'en sommes, nous, don – parmafévêthes et frélut-chîns et liquefrions d'à ch't heu, atout touos les comforts înnaginabl'yes et gâtés et poupotés piêthe qué des femmes en couoches ? Jé sommes dév'nus, m'est avis, eune race d'êcrêliots, dé herlitchîns et d'haînitcheurs²² ! » (1/1979 : 10).

21 — « L'avidité et le je m'en fichisme et les disputes et les grèves des travailleurs, si effrontés et de mauvaise volonté, si exigeants mais si entêtés, vont finir par ruiner les pays (s'il n'y sont pas déjà) et comme un tas d'îngrats et d'ignorants qu'ils sont, un beau jour tout leur jeu finira en querelle – voilà ! »

22 — « Où en sommes-nous donc, nous les freluquets chichiteux et portés aux douceurs d'aujourd'hui, pourvus de tout le confort imaginable, plus gâtés et dorlotés que des femmes en couches ? Nous sommes devenus, je pense, une race malingre, chétive et toujours insatisfaite ». (Je traduis *parmafêvêthe*, s. m. et f. 'espèce de damoiseau, type efféminé et façonnier' [*Dictionnaire jersiais-français*] par personne chichiteuse).

Le discours réactionnaire n'épargne pas l'école, qui corrompt les jeunes enfants :

« [...] l'instruction moderne étha fait d'la grand' partie d' ches chièrs marmots et chérubîns en toute innocence eue race anglieûthe dé jannes mistenfliûtes aue trop d'connais-sance ou d'"éducation", mais sans nul bouôn sens. Dans chu p'tit d'temps-là, d'eune dôuthaine d'années, il' éthont apprîns toutes les chôthes viles et sales et bâsses dé la vie, souvent même par expéthience²³ ! » (9/1984 : 237)

Il en va de même de cette fichue télévision qui « mange sans r'lâche ches valeurs morales chi nous'th avaient 'té apprînthes par nous pathents d'eune aut' généthâtion²⁴ » (*ibid.*). Des loisirs simples, peu de gâteries, l'enseignement religieux de l'école du dimanche, et les vertus anciennes, voilà les piliers d'une bonne éducation.

Le donneur de leçons agace bon nombre de membres de l'Assemblée qui ne se privent pas de critiquer en privé son intransigeance. Et, avec le numéro 25/1978, Le Maistre met un terme à la rédaction du *Bulletin*, dont il était la cheville ouvrière, mais qui était aussi devenu « sa » revue, pour se lancer dans une nouvelle publication, dont le style et le contenu restent identiques : les *Chroniques du don Balleine*.

3. Langue et patois. Le discours puriste et la valorisation du jèrrais de la campagne

Dans le premier numéro des *Chroniques*, prennent place, sous le titre « Le normand est une langue » (1/1979 : 4-5) des extraits d'un courrier adressé à la revue *PTPN* par Liliane Guttierrez-Porterie, linguiste brillante décédée prématurément, spécialiste des langues amérindiennes au CNRS, qui venait de découvrir le dialecte normand à travers l'œuvre de l'abbé Lohier. Sous une forme interrogative « Le normand est-il une langue ? », quelques années plus tard, on trouve aussi un extrait d'article du journal *La Croix*, signé d'André Dupont (11/1985 : 285-286), qui conduit à la même affirmation. Entre temps, « La mort d'eune langue »

23 — « [...] l'instruction moderne aura fait de la majorité de ces chers et innocents bambins une race irascible de jeunes individus ayant trop de connaissances et d'"éducation" mais aucun bon sens. Dans ce petit laps de temps d'une douzaine d'années, ils auront apprîs toutes les choses viles, sales et basses de la vie, souvent même par expérience ! »

24 — « mange sans relâche ces valeurs morales que nos parents d'une autre génération nous avaient apprises ».

(8/1983 : 209-212) se fait l'écho d'un échange vif dans le journal local entre dénigreur du « patois » et défenseurs de la « langue » de Jersey. Frank Le Maistre s'insurge légitimement et violemment contre cette attaque de l'image du jërriais, qu'il considère – c'est une caractéristique du personnage – comme une attaque personnelle. C'est sans doute la raison pour laquelle il termine sa charge par une nouvelle autocélébration, citant hors de propos la préface de son *Dictionnaire* par Fernand Lechanteur. Paul Birt, qui travaille à sa méthode d'enseignement du jërriais, participera aussi à la défense du dialecte local en publiant le 3 février 1983 un article en anglais, dont des extraits traduits en jërriais par Le Maistre sont reproduits dans « Réponse d'un savant ès cheins tchi dênîngrent la langue jërriaithe » (8/1983 : 213-214).

Le Maistre reviendra sur le mot *patois*, qu'il proscriit au profit de *langue* – retournant l'argument et réservant *patois* à l'anglais mal parlé, en égratignant au passage les Guernesiais qui font usage de ce mot sans complexe – dans un article bizarrement intitulé « La linguistique » (12/1985 : 313-315), sans doute parce qu'il y est question d'un texte paru dans la revue *Linguistique picarde*²⁵.

Le compte rendu incendiaire de la 3^e édition du *Dictiounnaire angllais-guernesiais* de Marie de Garis (1982) lui donne l'occasion de fustiger une fois de plus le mot *patois*, qui porte une connotation sociale stigmatisée :

« [...] comme tchi cachi dans la cahueûle des Dgèrnéthiais qué lus langue n'est nullement un patouais ? Du patouais ch'est chein qu' nou ouait ichîn en Jèrri comme en Dgèrnéthi, lé d'vis ou bargouêchîn d'un tas d'ouvriers angliais, du vrai baragouîn qué nou n'peut dgéthe comprendre du tout ». (8/1983 : 230)

L'ouvrage de M. de Garis est effectivement lacunaire et très fautif ; les graphies sont souvent incohérentes et l'ignorance de son auteur en matière grammaticale est évidente. Du point de vue lexicographique, on est là très loin de la qualité du travail effectué à Jersey. On peut cependant reconnaître à ce *Dictiounnaire* le mérite de tenter de prendre en compte la situation réelle du guernesiais et d'intégrer les nombreux anglicismes des locuteurs, comme *raïdaïr aen baïce* 'to ride a bike'. Puriste, refusant obstinément

25 — Il s'agit d'une poésie d'Eugène Chivot intitulée « Quante él beudet d'Policar i mingeuot du croquoui ». À ce sujet, la traduction en jërriais du texte de picard moderne comporte plusieurs contre-sens : un *beudet* n'est pas un cheval mais un âne ; *mingeuot* est un imparfait et non pas un passé simple ; « quante i s'a tchittè mourir » signifie tout simplement « quand il s'est laissé mourir » et non pas « quand il cessa de le soigner, il mourut » ; dans la graphie *ed* le *e* est une voyelle prosthétique devant la préposition *de* et non pas la conjonction *et* (*ibid.* : 314).

une quelconque évolution linguistique qu'il considère comme une dégradation d'un état antérieur nécessairement meilleur, Le Maistre ne supporte pas « [ce] dgèrnéthiais tchi veint d'l'angliais dé n'y'a pon longtemps, et don tchi n'est pon du dgèrnéthiais du tout » (*ibid.* : 232)²⁶.

De plus, comme l'ouvrier se distingue de l'agriculteur, le citadin du campagnard, et les grévistes et leurs syndicats des honnêtes travailleurs (« Si l'Bouôn Dgieu allait en grève... », 13/1986 : 362-363), le « bouon vièr jèrriais » de la campagne est opposé à la corruption linguistique de la ville :

« les difféthentes langues et l'bargouêchîn des piêtons dans la Ville, dé St. Hélyi, où'est tch'i y'a hardi pus d'chance d'entendre du portûndgais-madérien ou l'baragouîn d'patouais râpant et d'sagriabl'ye dé ches Angliais et Êcôssais mal-apprîns et mal élevés²⁷ » (« En c'mîn pouor la pèrdition d'sén âme ! 5/1982 : 126).

Les ouvriers/citadins sont une cible favorite de Le Maistre qui ne manque pas de rappeler à leur propos la locution péjorative *clyicheurs dé pavé* (litt. 'chieurs de trottoir') dont il les qualifie (2/1980 : 55) et qu'il commente ainsi dans son *Dictionnaire* : « quand le Jersiais de campagne parle d'un *villais* comme étant un *clyichard* ou *clyicheux*, il sous-entend un être blême et débile, mangeur d'aliments maigres et liquides, enfin un individu très méprisé (!) ». L'opposition ville/campagne revient d'ailleurs souvent sur le devant de la scène.

Par ailleurs, les exigences de Le Maistre vis-à-vis de la « qualité » de la langue sont toujours au plus haut niveau. Il applique d'ailleurs cette rigueur à lui-même, même si son style, volontiers redondant n'a pas l'élégance de celui de son ami Georges Le Feuvre. Les coquilles sont peu nombreuses dans la revue et les principes orthographiques établis par le *Dictionnaire* sont scrupuleusement respectés. Il ne s'intéresse cependant guère à la grammaire, s'en tenant toujours à des commentaires sur le lexique, dont il possède une connaissance sans égale, avec pour unique référence son propre *Dictionnaire*, qui enregistre un vocabulaire considérable dans sa variation intradialectale, incluant « beaucoup de termes vieillis ou tombés en désuétude » (1966 : xx). Le projet est défini comme « une espèce de dictionnaire encyclopédique »

26 — On trouve aussi ce reproche concernant certains locuteurs du jèrriais qui « traduisent trop souvent de l'anglais, même inconsciemment » (15-16/1987 : 415).

27 — « [...] les différentes langues et le jargon des piêtons dans la ville de St-Héliér, où il y a beaucoup plus de chance d'entendre du portugais madérien ou le désagréable racleage du baragouin de ces Anglais et Êcossais sans éducation ».

(*ibid.* : xvii), quoique le produit apparaisse comme un véritable dictionnaire bilingue, avec des références à l'anglais, au guernesiais et au normand continental. À partir de là, l'intransigeance de son auteur, fondée sur une norme idéalisée, où tout anglicisme identifié est soigneusement évité, est mal comprise de ses contemporains, d'autant plus qu'il assortit volontiers ses critiques de jugements éthiques. L'aspect moralisateur du donneur de leçons nuit incontestablement à la cause pour laquelle il milite. Citons l'un de nombreux exemples de cette attitude, qui surgit à tout propos, comme ici dans un article intitulé « Sav'ous l'jèrriais ? » (2/1980 : 43-45)

« Ch'est raide amûthant, mais triste dgia, dé faithe sèrvi d'ches mots en d'vîthant entouor chennechîn ou chenn'na, et dé vaie qué neuf fais sus dgix i' n'sont pus comprîns. Car la grand' partie des gens d'nouos jours d'vîthent un jèrriais dêbouêtchi, faîthant sèrvi un tas d'mots anglais tch'i' n'est pon bêthoin du tout. Ch'n'est qu'« paresse d'esprit »²⁸ ». (*ibid.* : 43)

Les « bouons vièrs mots » (6/1954 : 87), les « bouons vièrs ditons » (1-2/1971 : 13), le « bouôn vièr dévis » (24-25/1971 : 985) : ces expressions reviennent sans cesse sous la plume de Le Maistre. L'archaïsme est toujours de bon aloi, l'indice d'une langue soignée. La norme s'inscrit nécessairement dans la référence au passé. Dans la même veine, « Le bouan vier jerriais » est le titre d'une pièce en vers de P. W. Luce, journaliste à Vancouver (envoyée par l'auteur et publiée dans 2/1953 : 18-19).

4. La recherche des responsabilités et le discours misogyne

Le discours ne varie pas au cours des années. Le long article intitulé « Mémouaithes d'aut'fais – dé man vièr Jèrri », qu'il publie sous le pseudonyme d'Icabod²⁹ en 1971 est exemplaire, en ce qu'il évoque des thèmes qui sont développés tout au long des années : l'abandon des traditions, du fait de l'afflux d'étrangers, le désin-

28 — « C'est très amusant, mais bien triste, d'utiliser certains de ces mots [les exemples donnés concernent les étoiles, les maladies, les fleurs cultivées et quelques verbes qualifiés de vieux] en parlant de ceci ou de cela, et de voir que neuf fois sur dix ils ne sont plus compris. Car la majorité des gens aujourd'hui parlent un jèrriais désarticulé, utilisant une quantité de mots anglais qui ne sont pas du tout nécessaires. Ce n'est que « paresse d'esprit » ».

29 — Le mot ne semble figurer que dans *Urban Dictionary*, dictionnaire en ligne qui s'auto-définit comme « the dictionary you wrote » par « a person who lacks any intelligence at all ».

térêt des Jersiais pour leur langue ancestrale avec, en point d'orgue, la responsabilité spécifique des femmes qui ne transmettent pas aux enfants le patrimoine linguistique et culturel.

« Qué ch'est trébuthant, n'est-che pon, dé vaie la manniéthe dé vivre Jèrriaise et toutes les traditions dé nouos vieilles gens s'n aller à tout janmais. Tout ch'qué nous-s-a chiéthi aut'fais, et si longtemps, dispathaître à grands pas. Et ch'la sans doute, à cause dé l'influence êtrangiéthe tch'a 'té à s'infiltre parmi la race Jèrriaise dépis longtemps, mais ches dreines années tant et si bein qué v'là tch'a engaûmé à bein près toutes les bouonnes choses tchi nouos apparténaient, à nous. Mais, i' faut avouer, dgia, qué lé Jèrriais li-même a ieu étout hardi à y faithe. Dépis pus d'chînquante ans, par exempl'ye, il a aîdgi à abafouer sa vieille langue. Non est ; ch'est la femme, sâpresti, tch'i' faut sustout atchûther ! Ch'est lyi tch'a gardé nouot' bouôn vièr dévis aut'fais en l'apprennant ès avièrs. Mais ch'est pardîngue vrai étout qu'ch'est lyi né v'lo déjà bein d's années tch'a aîdgi dû à l'laïssi couôrre. Par eune espèce d'ordgi, et eune manniéthe dé honte étout, qué l's avièrs ont happé d'ssus ieux-mêmes. Et ch't héthitage Nouormand, héthitage précieux, est dév'nu mêconnu des garçons et des fil'yes, mais des fil'yes lé pus, né v'lo bein d's années. Et d'pis la dreine dgèrre, acouo piéthe. Les jannes lus fichent dé lus vieille langue matèrnelle³⁰ » (1-2/1971 : 4).

Ce sont donc les Jersiais eux-mêmes qui rejettent leur langue, écrit Le Maistre. Les raisons, d'ordre moral – l'indifférence, l'orgueil, la négligence du passé et le non-respect des anciens, il les aura données ailleurs ; mais les coupables désignés, il le répète, sont les mères de familles. Ainsi lit-on dans la réédition de ce texte de 1965 paru dans le journal local *Evening post* :

« Même tch'i' [les mères] c'menchent à pâler ès p'tchiots en Jèrriais, d'avant longtemps i' les laisse[nt] brédendgi en Anglais

30 — Qu'il est stupéfiant, n'est-ce pas, de voir la manière de vivre jersiaise et toutes les traditions de nos vieilles gens s'en aller à tout jamais, tout ce qu'on a chéri autrefois, et si longtemps, disparaître à grands pas. Et cela, sans aucun doute, à cause de l'influence étrangère qui s'est infiltrée dans la race jersiaise depuis longtemps, mais ces dernières années tant et si bien qu'elle a englouti presque toutes les bonnes choses qui nous appartenaient, à nous. Mais il faut bien admettre que le Jersiais lui-même y a pris une large part. Depuis plus de cinquante ans, par exemple, il a contribué à déprécier sa vieille langue. Pas du tout ! C'est la femme, sapristi, qu'il faut surtout accuser ! C'est elle qui a conservé autrefois notre bon vieux parler en l'apprenant aux enfants. Mais il est aussi vrai, pardi, que c'est elle qui, depuis déjà bien des années, a beaucoup contribué à son abandon. Par une sorte d'orgueil, et aussi une espèce de honte, que les enfants ont contractés d'elles-mêmes. Et cet héritage normand, héritage précieux, est devenu méconnu des garçons et des filles, surtout des filles, depuis bien des années. Et depuis la dernière guerre, c'est encore pis. Les jeunes se fichent de leur vieille langue maternelle ».

et, dans l'couothant d'tchiques mais, chute langue en remporte sur la nouôte³¹ ». (17-18/1975 : 134)

Et plus loin :

« Les méthes ont gardé la vielle langue avau les siècl'yes, dé généthâtion en généthâtion, mais lé jour veint qu' ch'est ieux tchi sont responsabl'yes pour la laïssi s'péthînmer. Il' aiment mus (par ordgi, i' pathait – un drôle d'ordgi, ma fé !) qu' lus éfants sachent l'Angliais, et rein qu' l'Angliais [...] il est rare dé vaie deux femmes, ou deux'trais femmes, tchi s'rencontrent s'entrepâler en Jèrriais. Les hommes, acouo – nous-s-en ouitha gentiment. Mais, pas tant ni n'tout parmi les jannes – d'un bieu but, comme y'a tchiques années. Et, dépis déjà longtemps, dans les fanmil'yes où'est qu' là vielle langue sé d'vise acouo, les garçons s'en sèrvent mais pon les fil'yes³² ! » (17-18/1975 : 134-135)

Car les femmes sont, à de nombreuses reprises, l'objet d'attaques très violentes. La stigmatisation des mères jersiaises est, chez Le Maistre, une attitude récurrente :

[Les langues minoritaires ont remises en honneur ailleurs. Ce n'est pas du tout le cas dans les Îles anglo-normandes] « où'est qu' la dérision et l'mêpris sont bel et bein enraichinnés dans la cabiche dé tant dé nouos vrais Jèrriais, sustout d'eune mâtse dé femmes, acouo pus qué l's hommes, tch'en ont ieu honte dé d'pis déjà bein d's années – niaîthes et achocres tch'i' sont, toutes ches femmes tchi dévthaient êt' au mains les preunmiêthes à ensîngni à lus marmaille la langue méthe du pays mais qué par tchique sorte d'fichu ordgi încoprannabl'ye sont trop niaûminnes, trop bêtaches, trop goguelues ! Ah, sémnâge, quand nou-th-y pense, les méthes tchi sont les cheïnnés tchi gardent en vie les langues “maternelles” mais tchi, en fin d'compte, et dans touos les pays partout l'monde, déveïnnent fausses et dêlouoyales, sans amour-propre, et laissent couôrre à tout janmais lus pus précieux héthitage – la langue dé lus anchêtres ! »³³ (4/1981 : 93)

31 — Même si elles commencent à parler aux enfants en jèrriais, avant longtemps elles les laissent bredouiller en anglais et, en quelques mois, eh bien cette langue gagne sur la nôtre ».

32 — « Les mères ont gardé la vieille langue tout au long des siècles, de génération en génération, mais vient le jour où elles sont responsables de la laisser s'éteindre. Elles préfèrent (par orgueil, semble-t-il – un drôle d'orgueil, ma foi !) que leurs enfants sachent l'anglais, et seulement l'anglais [...] il est rare de voir deux femmes, ou quelques femmes, qui se rencontrent parler entre elles en jèrriais. Les hommes, on en entendra encore assez bien, mais pas autant ni non plus de jeunes, tant s'en faut, comme il y a quelques années. Et, depuis longtemps déjà, dans les familles où la vieille langue se parle encore, les garçons s'en servent, mais pas les filles ! »

33 — « où la dérision et le mépris sont bel et bien enracinés dans la caboche de tant de nos vrais Jersiais, surtout d'un grand nombre de femmes, plus encore que d'hommes,

Ici le discours ne s'embarrasse pas de contradictions : comment, en effet, les enfants pourraient-ils refuser l'emploi d'une langue que leur mère, comme nous l'avons vu plus haut, ne leur aurait pas transmise ?

« Ch'est incryabl'ye qu'les gens piëssent abandonner un héthitage patheil. Mais i' n'veulent pus d'viser lus langue maternelle. Et quant ès avièrs, ieux, i' craient fiabliément qué ch'est tchiquechose d'étrange et r'fusent dé s'en sèrvi. Ch'la, sans doute, ch'est de la faute ès pathents-ès méthes sustout³⁴ ». (17-18/1975 : 134)

On peut aussi consulter sur ce sujet, dans le même numéro, le texte qu'il signe conjointement avec Ph. M. de Veulle (5/1982 : 123).

Le Maistre n'hésite pas à utiliser l'argument d'autorité en s'appuyant sur des « philologues », comme il les appelle, qui n'y sont pour rien, comme dans cette diatribe (où il évoque sans doute l'étude de Gauchat, qu'il confond ailleurs avec Dauzat) :

« Comme partout ailleurs dans l'monde, où'est tch'il y'a des "langues minoritaires" lé moment veint qué ch'est "infra dig" dé s'en faithe sèrvi, et ch'est bein connu qué ch'est les femmes tch'en sont les pus coupabl'yes. Et ch'est si ironique qué ch'est les méthes tch'apprennent la langue "maternelle" à lus moussaille, et ch'la pouor des chents ans. Et pis mais, lé jour veint, dgia, qué ch'est ieux tchi font d'lus mus pouor l'étranglyi et la cachi à san trépas³⁵ » (8/1983 : 210).

On a de la peine à imaginer comment cette violence verbale faite aux femmes aurait pu trouver un écho unanimement favorable,

qui en ont eu honte depuis déjà bien des années – niaises et nigaudes que sont toutes ces femmes qui devraient être pourtant les premières à enseigner à leurs enfants la langue mère du pays mais qui, par une sorte de fichu orgueil incompréhensible, sont trop nunuches, trop stupides, trop hautaines ! Ah, mon Dieu, quand on y pense, les mères qui sont celles qui gardent en vie les langues maternelles, mais qui, en fin de compte, et dans tous les pays du monde, deviennent fourbes et déloyales, sans amour-propre, et laissent aller à tout jamais leur plus précieux héritage, la langue de leurs ancêtres ! »

34 — « Il est incroyable que les gens puissent abandonner un héritage pareil. Mais ils ne veulent plus parler leur langue maternelle. Et quant aux enfants, ils croient certainement que c'est quelque chose d'étrange et refusent de s'en servir. Cela, sans doute, c'est la faute aux parents, aux mères surtout ».

35 — « Comme partout ailleurs dans le monde où il y a des "langues minoritaires" », il vient un temps où il est dévalorisant de les utiliser, et il est bien connu que ce sont les femmes qui en sont les plus coupables. Pourtant l'ironie veut que ce soit les mères qui apprennent la langue "maternelle" à leur marmaille, et cela pendant des centaines d'années. Et puis le jour vient, voyez-vous, où ce sont elles qui font de leur mieux pour l'étrangler et la mener à sa mort ».

et ce sont ces propos outranciers qui contribuaient à discréditer leur auteur et à éloigner les Jersiais de la cause qu'il défendait³⁶.

5. Le discours xénophobe

On l'a vu, Le Maistre rend le progrès en général, les médias et surtout la télévision responsables de la perte d'intérêt de ses concitoyens pour leur vernaculaire. Quant à la noblesse jersiaise, symbole des traditions, elle a quasiment disparu et les belles propriétés qu'elle possédait sont désormais aux mains des Anglais. Seuls au milieu de cette foule d'étrangers effrontés, les quelques « vrais Jërriais » qui restent se tiennent de plus en plus à l'écart, renonçant à ce qui caractérisait jusque là leur identité culturelle :

« Nou-th-a dêpiet dé vaie tant dé ches êtrangiers parmi nous, hardi d'ieux souvent plein d'hardgièche et d'affront, et n'sé d'mentant mie dé nouot' manniéthe dé vivre bein Jërriathe, tant et si bein qué hardi d'nous finnisent par laïssi couôrre tout ch' tchi nous appartcheint d'vieillèche, d'vis et couôteunmes et traditions³⁷ ». (25/1978 : 226)

Car la racaille a envahi l'île et, outre l'accumulation « littéraire » des qualificatifs, qui dénotent une grande richesse lexicale et la parfaite maîtrise de la langue de leur auteur, l'étalage de xénophobie est sans ambages. Nous sommes ici loin du « politiquement correct » qui fleurira par la suite :

« Pis, mouon Doue – tout chu c'nîn qu' j'avons dans l'île dé nouos jours... I' nouos en veint d'partout, sémnâge, dé ches dègue-nilyis, dé ches péhons et d'ches peûles, du peltas, d'la peûtraille, du racâs³⁸ ! » (*ibid.* : 227)

Dans un commentaire sur le recensement de 1981, Frank Le Maistre déplore que les autochtones soient cernés, infiltrés par

36 — Pour Georges Le Feuvre, la misogynie, moins agressive, n'est que l'un des aspects de son discours passéiste :

« [la cousine nous racontait] comment qu'ou r'fusait tréjous d'sèrvi les filles et femmes tchi m'taient des braies comme un homme, et comment qu'ou les chassait hors dé san bel ! » (1-2/1971 : 12), c'est-à-dire « [...] comment elle refusait toujours de servir les filles et les femmes qui portaient un pantalon comme un homme, et comment elle les chassait de sa cour ».

37 — « On est dépité de voir tant de ces étrangers parmi nous, dont beaucoup sont pleins d'audace et d'insolence et n'ont aucun intérêt pour notre manière de vivre spécifiquement jersiaise, tant et si bien que beaucoup d'entre nous finissent par laisser aller tout ce qui nous appartient de toute ancienneté : langue, coutumes et traditions ».

38 — « Et puis, mon Dieu, toute cette populace que nous avons dans l'île de nos jours ! Il nous en vient de partout, ma foi, de ces débraillés, de ces rustres, de ces vauriens : de la racaille, de la canaille, de la pègre ! »

tout un peuple étranger à Jersey. Comment retenir la vieille langue locale, les coutumes et traditions ? « Comme tchi faithe pouor chèrchi à r'buter chein qui s'appelle lé progrès³⁹ ? » (5/1982 : 130). Mission aussi impossible sans doute que d'empêcher la marée de monter, ajoute-t-il. De fait, la décadence du « bouon vièr jèrriais », selon l'expression récurrente, va de pair avec le déclin du « vièr Jèrri », des « vrais Jèrriais » et de leurs « bouons vièrs noms ». Et il est intéressant de suivre Max Lucas et Frank Le Maistre dans leur analyse (« En c'mîn pouor la pèrdition d'sén âme ! », 5/1982 : 126-129) : 51,3% des individus recensés sont nés à Jersey, une bonne proportion d'entre eux n'y ayant aucune racine. Les auteurs estiment les « vrais Jèrriais » à moins de 40% de la population, peut-être un tiers. Mais les « vrais et véthitabl'yes Jèrriais dé toute vieillèche » (*ibid.* : 127), ne représentent, selon eux, qu'un quart de l'ensemble. Et une part de ce *happy few*, de cette « entité ethnique » (*ibid.*), comme la qualifie les auteurs, a contracté mariage avec des étrangers à l'île. Un glissement s'opère ainsi du maintien de la langue vernaculaire à la pureté ethnique. S'ajoutent à cela les généralisations habituelles d'un racisme ordinaire, que l'on trouvait déjà chez Joret il y a plus d'un siècle : « nouormands d'race », les vrais Jersiais ressemblent aux paysans normands, que l'on voit à la foire de Lessay ... (13/1986 : 349).

Mais le discours du vieux militant franchit une nouvelle étape, aux relents malsains, lorsqu'il attribue au « mêli-mêlo dans la population », la raréfaction des « magnifiques types nordiques⁴⁰ », qu'il oppose à l'accroissement du nombre des « p'tites gens, et ventruës et de touos calibres » (14/1986 : 375). Il en trouve en quelque sorte la preuve dans la disparition des vieux noms de familles⁴¹. L'alcool et l'oisiveté sont en partie responsable de la

39 — « Comment faire pour chercher à repousser ce qui s'appelle le progrès ? »

40 — La « vikingomanie » semble très répandue dans certains milieux normands. Pour nous en tenir à quelques exemples, citons le « souper des Vikings », manifestation folklorique qui a déjà cours en 1956 (Lechanteur 1983 : 89). Le Maistre participe d'ailleurs en 1970 à ce « rassemblement de Nouormands dévouës » (22-23/1970 : 965) sous l'égide de Marcel Lelégard à l'abbaye de la Lucerne. Fernand Lechanteur parle de Zabeth, le « roman en langue normande » d'André Louis comme d'une histoire « narrée avec la sobriété des sagas islandaises », qualifiant son héros de « hautaine figure solitaire et très nordique par sa solitude autant que par son orgueil » (1969 : 13). Jacques Henry se réfère également à plusieurs reprises au même stéréotype, comme à propos de deux nouvelles de Maupassant : « ne trouvons-nous pas dans *Sur l'eau* et *En mer* la résurgence du sang viking ? » (1978 : 136b). C'est aussi Jean de la Varenne qui affirme que Barbey d'Aurevilly « présente plus et mieux que tout autre écrivain, les traits reviviscents du Viking » (cité par Henry, 131a) ou Jean Revel qui écrit à propos de Flaubert : « le sang viking fermentait dans ses veines » (cité par Henry, 133b).

41 — L'explication de Le Maistre se trouve dans l'une de ses dernières contributions : « combien de familles n'ont que des filles, ou une fille, ou pas d'enfants du tout » (14/1986 : 378, ma traduction). L'intérêt pour les noms de familles est récurrent chez ce

déchéance de la noblesse de l'île, dont les propriétés passent aux mains d'Anglais. L'argent corrompt la « race vigouotheûthe » (14/1986 : 377) comme l'était celle des ancêtres. Le Maistre voit la cause de ce déclin dans l'émigration jersiaise du XIX^e et du début du XX^e siècle, qui a permis de faire place à une immigration anglaise, irlandaise, bretonne et, plus récemment, portugaise :

« un tas dé ches înmigrés fûdrent dé cliâsse bein inféthieûthe. Et la race Jèrriaithe a bein cèrtainement détériothé dé d'pis à cause dé tout chu mélange-là⁴² ». (13/1986 : 349)

Il ajoute à ce facteur la baisse de la natalité depuis 1861 (15-16/1987 : 402).

Le comble de la provocation est d'ailleurs atteint, à ses yeux, avec le remplacement de la section de jèrrais à l'« Eisteddfod » par une section de portugais (5/1982 : 128). Cette insupportable incongruité sera quand même réparée trois ans plus tard et « la séthée jèrriaise ravigotée » (titre d'un article) en 1985 (11/1985 : 307).

Rien à voir avec le tableau idyllique, et idéalisé, des travailleurs saisonniers venus autrefois de Haute et Basse-Bretagne, dûment exploités non sans paternalisme par les fermiers jersiais. Encadrés par la « mission bretonne », les pauvres diables étaient contents de leur sort, chantaient et dansaient au son de l'accordéon pendant qu'on les régalaient de cidre chaque fin de semaine (3/1980 : 68-69)⁴³.

À l'opposé, et jusqu'à la caricature, tout ce qui est jersiais, de près ou de loin, est valorisé sans discrimination. Cette attitude est largement partagée par Georges Le Feuvre, qui qualifie même avec humour les crapauds, emblèmes de l'île, de « bouans vièrs Jèrriais » (« en Jèrri y'a 25 ans », 1-2/1971 : 11-13). C'est aussi Georges, qui a passé la plus grande partie de sa vie en Amérique, qui trace un portrait détaillé de l'aventurier « Buffalo Bill » Cody, descendant d'un L'Escaudé de Saint-Pierre, dans l'ouest de Jersey, dont les sinistres exploits ont permis, selon lui, « l'avanch'ment d'la civilisation » (34/1961 : 525). Mais, à la différence de Le Maistre, qui adopte le plus souvent une attitude agressive et franchement hostile envers les étrangers, Georges Le Feuvre, qui a vécu lui-même l'émigration américaine, se borne à des consta-

grand lecteur d'archives. V. à ce sujet « Généalogique » (14/1986 : 390-394), qui contient une longue liste de patronymes jèrriais.

42 — « Beaucoup de ces immigrés étaient d'une classe très inférieure. Et la race jersiaise s'est très certainement détériorée depuis à cause de tout ce mélange ».

43 — « Les patates pour les couochons, et les p'liches pour les Brétons ! » chantait-on autrefois. (13/1986 : 347. *P'liches* 'pelures').

tations où l'on ne perçoit aucune xénophobie. Ses souvenirs se nourrissent du *Dictionnaire* et sont le prétexte à la mise en scène du lexique jèrriais. Même s'il adhère à l'idéologie de son ami, il n'y a aucune violence verbale chez cet homme doux et tranquille (« Des vièrs mots jèrriais », 1/1979 : 12-13). Par exemple, lorsqu'il constate, à chacun de ses longs séjours annuels dans l'île, que le nombre des maisons s'accroît sans cesse, l'explication modeste qu'il en propose est du type « cercle vicieux » :

« I' m'semblye (j'avoue qué jé n'sis p't-êt' pon assez au couothant d's affaithes en jèrri pour en jugi comme i' faut) qué l's ouvrièrs tchi veinrent de l'étrangi travailli à mettre ches nouveaux bâtisses à haut finissent par rester à d'meuther en Jèrri, et qué v'là tch'augmente la nécessité d'continuer à bâti d'aut's maisons pour les louogi⁴⁴ ». (23-24/1977 : 212)

Conclusion

Dans « La langue jèrriâthe en 1982 », Ph. M. de Veulle et F. Le Maistre, après une nouvelle revue des différentes causes de l'abandon de la pratique du jèrriais, concluent curieusement à l'espérance possible d'un renouveau, qui tient du miracle. Ce discours irréaliste mérite d'être relevé et n'est d'ailleurs pas isolé, car je l'ai aussi entendu à Sercq, où la situation linguistique était bien pire. Mais c'est surtout le sentiment du devoir accompli qui s'exprime :

« Quand don chute période d'anglycithâtion achéthinnée sé s'sa émortie, nou-s-espéthe qu'eune aut' généthâtion d' l'av'nîn chèrchéthà à s'èrnouer ès chòthes d'antan et qué, en ch'la faïthant, la vielle langue èrtrouv'tha sa pliaiche comme la toute pus importante èrlique du pàssé. À ch't ègard, au mains, nouot' responsabilité d'aver pàssé nouot' pu précieux héthitage ès cheins tchi daivent vénîn auprès nous est à s'accompli⁴⁵ ». (5/1982 : 123-125)

Quelques années plus tard, en 1987, paraît le dernier numéro des *Chroniques*. Dans la troisième partie de l'article « Lé vrai vièr

44 — « Il me semble (j'avoue que je ne suis peut-être pas assez au courant des affaires de Jersey pour en juger correctement) que les ouvriers qui viennent de l'étranger travailler à édifier ces nouveaux bâtiments finissent par rester à Jersey et que cela augmente la nécessité de continuer à bâtir d'autres maisons pour les loger ».

45 — « Alors quand la furieuse anglicisation de cette époque aura décréu, on espère qu'une future génération cherchera à renouer avec les choses d'autrefois et que, ce faisant, la vieille langue retrouvera sa place en tant que vestige le plus important du passé. À cet égard, au moins, le devoir de transmission de notre plus précieux héritage à ceux qui doivent venir après nous est en train de s'accomplir ».

Jèrri d'aut'fais — qué j'avons connu », Le Maistre lance un dernier cri pour dénoncer la prononciation à l'anglaise des noms de lieux, largement oubliés par ailleurs et la désaffection à l'encontre du parler jèrriais et de la vie d'autrefois, qui se produisent dans l'indifférence générale, avec une lourde responsabilité des mères de familles (15-16/1987 : 400-403). Mais la résignation est patente. Le défenseur sincère et passionné, militant infatigable au service de la langue et de la culture locales, jette tristement l'éponge : « la mathée est trop forte » (*ibid.* : 402). C'est sa dernière intervention ; il tombera gravement malade dans les semaines suivantes et ne se manifesterà plus jusqu'à sa mort en 2002. Ce dernier constat est amer, car la génération de Le Maistre, dépossédée et devenue minoritaire, ne peut que se réfugier dans les souvenirs : « mais en dépit de tout, on pense encore au Jersey qu'on a connu, à tout ce qui nous appartenait et au peu de ce qui nous reste » (*ibid.* : 403)⁴⁶. Le dernier numéro des *Chroniques* contient également un article intitulé « Ma paraisse lé vièr St. Ou » (15-16/1987 : 407-409) qui reprend quelques considérations nostalgiques de l'article précédent, en s'attardant, avec un chauvinisme assumé, sur quelques lieux, prétextes à l'évocation de souvenirs. On n'en retient que les rassemblements de la société locale qui ont lieu à l'occasion d'enterrements d'autochtones mettent en scène la langue, corollaire de l'évocation du passé, pour quelques minutes.

Nous ne connaissons pas le tirage des deux revues. Mais il est certain que le discours de Le Maistre a été largement diffusé par leur auteur auprès de ses amis ou correspondants et de nombreuses bibliothèques universitaires, comme il se plaisait souvent à le rappeler. La charge fortement négative de ses propos ne semble jamais avoir été relevée par les chercheurs, même si elle ne manquait pas d'être évoquée en privé à Jersey, comme j'ai pu le constater maintes fois. L'homme était entier, profondément meurtri dans sa conscience identitaire, et luttait sans illusions avec tous les moyens dont il disposait. Sa recherche solitaire l'avait amené à radicaliser son attitude et ses propos outranciers, inacceptables aujourd'hui, n'ont pas toujours servi sa cause à Jersey. Nous préférons oublier le fond douteux, bien ancré dans un courant de pensée nationaliste et réactionnaire, pour ne retenir que l'œuvre lexicographique incomparable de l'autodidacte.

Patrice BRASSEUR
Université d'Avignon

46 — Ce discours trouve écho à Guernesey. V. « Jé n'sommes pus siez nous » (en traduction jersiaise) par « un vrai Dgèrnésiais » (16-17/1987 : 418-419), article qui clôt la dernière livraison des *Chroniques*.

Bibliographie

- Paul Birt, *Lé Jërriais Pour Tous – a Complete Course on the Jersey Language*, Jersey, Don Balleine, 1985.
- Patrice Brasseur, « Le français dans les îles anglo-normandes », dans G. Taverdet et G. Straka (éds.), *Les français régionaux*, Paris, Klincksieck, 1977, pp. 97-103.
- Atlas linguistique et ethnographique normand*, t. 1 : 1-373 (1980) ; t. 2 : 374-779 (1984) ; t. 3 : 780-1068 (1997), Paris, éd. du C.N.R.S. Tome 4 : 1069-1400, Caen, Presses universitaires de Caen (2011).
- « Attitudes linguistiques des normannophones dans les Îles anglo-normandes », *La Bretagne linguistique* 5, UBO, 1987, pp. 111-127.
- « La survie du dialecte normand et du français dans les Îles anglo-normandes : marques sociolinguistiques », *Plurilinguismes* 15, 1998, pp. 133-170.
- « Le patrimoine lexical des Îles anglo-normandes », dans J. Foyard et Ph. Monneret (éds.), *Mélanges de dialectologie, toponymie, onomastique offerts à Gérard Taverdet*, Dijon, ABELL, 2011, pp. 61-76.
- « Les revues en dialecte normand de Jersey dans la seconde moitié du xx^e siècle », *Annales de Normandie*, 59/2, 2009, pp. 113-130.
- Marie De Garis, *Dictionnaire anglais-guernesiais*, Chichester, Phillimore, 1967, 3^e éd., 1982.
- Claude Hublart, *Le français de Jersey*, mémoire inédit, Université de l'État à Mons, École d'interprètes internationaux, 1979.
- Mari C. Jones, *Jersey Norman French, A linguistic Study of an Obsolescent Dialect*, Oxford/Boston, Blackwell Publishers, 2001.
- Roger Lebarbenchon, *La grève de Lecq. Littératures et cultures populaires de Normandie*, t. I, *Guernesey et Jersey*, Cherbourg, Isoète, 1998.
- Fernand Lechanteur, « Le normand dans les îles anglo-normandes », *Le français moderne* 17, 1949, pp. 211-8.
- La Normandie traditionnelle*, textes parus dans *La presse de la Manche* (1953-1961), édition annotée par Jacques Mauvoisin, Coutances, OCEP, 1983.
- Frank Le Maistre, *Dictionnaire jersiais-français*, Jersey, Don Balleine, 1966.
- Parlers et traditions populaires de Normandie* (1968-1986), puis *Le Viquet à partir du n°72* (1986-...), Saint-Lô.
- Glanville Price, « French in the Channel Islands », in G. Price (ed.), *The languages of Britain*, London, Arnold, 1984, pp. 207-16.
- Jacques Henry « La littérature normande d'expression française », dans J.-R. Ragache et al., *Normandie*, Paris, Bonneton, 1978, pp. 87-161.

Société Jersiaise, *Glossaire du patois jersiais. Recueil de mots particuliers au dialecte de Jersey*, Jersey, The Beresford Library ltd, 1924.

Nicol Spence, « Channel Island French », in P. Trudgill (ed.), *Language in the British Isles*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, pp. 345-51.

A brief history of Jërriais, Jersey, Don Balleine, 1993.